



Jean-Luc

D'une pierre deux coups

Marboutin



Edilivre

Ce récit n'est qu'une fiction, toute ressemblance est fortuite, même si les lieux existent réellement, les personnages ne sont que pure invention tout comme cette histoire.

I

**Mardi 9 mai 2012,
Paris, VIII^e arrondissement**

Le quartier de La Madeleine se réveillait peu à peu irradié par un soleil déjà estival.

La circulation était déjà dense ce matin mais sans encombre. C'est un lieu chargé d'histoire avec une église dotée d'une architecture peu commune. La façade est digne du Parthenon : le monument grec. Elle se dresse au milieu de la place soutenue par un ensemble de colonnes imposantes.

Le professeur Pierre Henri Valard, responsable scientifique de l'INRAP (Institut National de Recherche Archéologique Préventive), habitait un appartement cossu du sixième étage. Son habitation était aussi en partie son lieu de travail. Assis à son bureau, il écrivait d'un sourire satisfait ses conclusions au sujet d'une mission préventive archéologique. Les résultats étaient des plus explicites.

Il rédigea un ensemble de notes avec des avis d'experts à l'appui, les analyses au carbone 14 étaient irréfutables. Toutes ces années de travail étaient enfin récompensées. Il tenait là une découverte sans commune mesure.

– « *Cet événement va être un pavé dans la marre du monde scientifique ainsi que l'archéologie* ».

Il se leva un instant, réalisant l'immensité de la nouvelle. Un frisson le parcourut.

– *Avec une telle découverte, j'aurai mon portrait dans le Time magazine ainsi que dans Science et vie ou encore La Recherche ! C'est absolument phénoménal !* Ajouta-t-il à voix haute.

Ces diagnostics préventifs étaient une obligation dans tout aménagement du territoire. Henri avait envoyé un courrier électronique un peu prématurément en début de matinée à l'attention des commanditaires mais il était si enthousiaste de cette trouvaille qu'il ne put s'en empêcher.

Dans son mail, il annonçait également qu'il adresserait sous pli confidentiel tous les éléments de la recherche ainsi qu'une clé informatique pour les dossiers les plus lourds, plus un compte rendu. Et tout ceci dans un délai de 24 heures à l'issue des derniers résultats.

Il reçut un coup de téléphone peu de temps après, le sollicitant de bien vouloir garder le silence sur l'affaire un certain temps pour que la presse n'en ait pas vent tout de suite. Une conférence de presse serait

organisée en temps et en heure. Henri, lui-même, aurait le privilège et l'honneur d'en annoncer la première.

– Oui, bien sûr, rétorqua le professeur au bout du fil, ne vous inquiétez pas, je garderai le secret de cette découverte jusqu'à ce que nous décidions du moment le plus opportun de le divulguer. Je vous posterai le dossier à l'attention de la DRAC Aquitaine dès demain en début d'après-midi, que vous cosignerez. Je pense avoir les derniers éléments demain fin de matinée.

Henri en avait la tête qui tournait, tout arrivait si vite maintenant. Il allait devenir la personne la plus célèbre de France voire d'Europe dans la semaine qui devait suivre, ce n'était qu'une question de temps. Bientôt, il aurait droit à partager tous les plateaux de télévision, radio et de la presse. « *Ça va s'enchaîner, c'est l'évidence même, c'est mathématique* » pensa-t-il en souriant. « *Bien sûr ce sera peut-être la course entre les plateaux et les interviews mais ça me plaît bien ce genre d'activité* ». Il frappa fortement à deux poings sur le bureau qui s'ébranla et s'écria :

– Yyyeeessssss !

Il se tapa également la poitrine dans une euphorie dépassant l'imagination ne remarquant même pas sa tasse de café qu'il venait de renverser jusqu'à ce qu'une brûlure sur sa cuisse droite le rappela à l'ordre.

« *En tout cas, se dit-il, ça ne va pas m'empêcher de*

fêter l'événement comme il se doit. Dès ce soir, je vais m'organiser une petite soirée comme je les aime ».

Cependant surprise, les derniers tests parvinrent par courrier express bien plus tôt que prévu puisque il ne les attendait que le lendemain. Il jeta un œil à sa pendule murale. Elle affichait 15 h 30. Il songea un court instant. *« Les bureaux de poste ne ferment qu'à 17 h 00, j'ai largement le temps de les poster avant la fin de l'après-midi ».* Il fit une copie des documents depuis son ordinateur pour les graver sur un CD.

Il glissa tous les documents dans l'enveloppe kraft ainsi qu'une clé informatique et quitta son appartement pour gagner le bureau de poste. Il pesa les documents et les envoya en recommandé simple.

Il était près de 17 h 00 lorsqu'il fut de retour. *« Il est grand temps que je prépare ma soirée maintenant ».* Henri faisait appel de temps à autre à un service de call-girls de Paris bien connu pour ses putes de luxe. Il voulait fêter l'événement en tête à tête avec une fille belle, blonde et raffinée, pas comme celles du Bois de Boulogne à qui il lui fallait faire l'amour rapidement sous une toile tente de fortune. En plus c'était souvent que des « blacks » ou des latines. *« J'en ai marre de celles-là »* Alors ce soir c'était l'occasion où jamais de se faire plaisir. Il pensa d'ailleurs qu'à l'avenir il ne ferait uniquement appel qu'à ce genre de service ou peut-être même qu'il n'en aurait plus besoin car avec la célébrité il y aurait toujours de belles filles prêtes à tout pour être à son bras devant les médias. Les

femmes sont vraiment des opportunistes.

Le professeur avait l'habitude de ces prestations tarifées, c'était d'ailleurs essentiellement ses uniques relations avec la gente féminine. C'était un homme timide, voire timoré, très investi dans son travail et ne prenait pas le temps de faire de vraies rencontres. Il savait en règle générale qu'il ne plaisait pas aux femmes physiquement. Il était grand, âgé d'une cinquantaine d'années, vieillissant, cheveux blancs. Son visage était très marqué par le temps, un grand nez et des sourcils très épais, un visage anguleux. Quant à son corps, bien qu'il fut grand, il était très bedonnant. Bref, c'était un vrai remède contre l'amour. Il y avait bien quelques jeunes femmes au laboratoire mais toutes lui tournaient le dos en dehors du travail. Il avait bien essayé d'en draguer une ou deux mais il s'y prenait très mal et s'était fait remballé comme il se doit. Il n'avait plus du tout confiance en lui. Alors, il s'était habitué à consulter uniquement des péripatéticiennes. La nature étant ainsi faite, il lui fallait assouvir quelques besoins sexuels de temps à autres pour se nettoyer la tête.

Ce soir, exception à la règle, il désirait une « vraie » relation quitte à y mettre le prix. Henri commanda un bon champagne ainsi que deux menus gastronomiques chez un traiteur « Aux marches du palais » dont il avait trouvé les coordonnées sur internet. Tout y était, foie gras au confit d'oignon, petites pommes de terre nouvelles sarladaises avec

cèpes, gésiers confits et petits magrets de canard sauce au poivre vert.... Il exigea à ce que ce soit livré à 20 h 30 pétante. Le nom de la Call-girl était Carletta, il l'avait choisie sur internet sur le site spécialisé. Une jeune femme blonde, grande, bien foutue, avec de beaux seins. « *Elle ferait croire au bon Dieu* » songea-t-il. Elle devait arriver à partir de 21 h 00.

La livraison était prompt comme le signalait la publicité en ligne. Henri s'empressa d'ouvrir pour réceptionner. Il garda les plats emballés dans de grandes boîtes cartonnées à l'effigie de l'enseigne du traiteur. Il les déposa dans la cuisine où il ferait réchauffer certains plats. Puis il versa dans un seau en métal des glaçons pour y glisser un « Mumm cordon rouge millésimé » salivant à l'idée de ce qui l'attendait. Il ajouta deux flûtes au freezer afin de servir glacé.

Il regarda la pendule et décida de faire un tour jusqu'à la salle de bain pour mettre un peu d'ordre. Il s'assura que les serviettes étaient en nombre suffisant et bien sûr, propres. Il rinça la douche plusieurs fois ainsi que le lavabo. Il ouvrit la petite armoire à glace près du porte-serviettes pour saisir un flacon de parfum très classe de Paco Rabane et se vaporisa le torse et les aisselles à outrance à plusieurs reprises. La salle de bain sentait à s'y méprendre à une grande surface de cosmétiques tant l'odeur était envahissante. Enfin, il se regarda dans le miroir, ouvrit la bouche de façon démesurée pour s'assurer que sa dentition était bien propre. Il souleva son menton dans diverses

positions faisant pivoter sa tête dans tous les sens pour observer le fond de sa gorge et se passa la langue sur les dents. Il souffla fortement au creux de ses mains jointes et renifla celles-ci. Il décida de se faire un bain de bouche. « *Ces maudites couronnes sont toujours mal posées, il reste toujours des bouts de viande de la veille même avec un bon brossage des dents, ça fait chier !* »

Il entama un gargarisme bruyant jusqu'au fond de la gorge pour finalement cracher dans l'évier. « *Ça devrait aller maintenant* » pensa-t-il.

Il rejoignit la chambre, les draps avaient été changés comme il avait ordonné à sa femme de ménage qui venait deux heures trois fois par semaine. Des fleurs étaient disposées dans un joli vase sur la commode près de la fenêtre. « *Parfait !* » se dit-il. Il revint vers la cuisine et disposa des amuses-gueules sur un plateau et le transporta jusqu'au salon. « *Il n'y a plus qu'à attendre* ». Il s'assit dans son fauteuil et se servit un petit verre de Martini rouge. Henri se sentait vivre intensément, c'était bon. C'était si rare, son travail l'accaparait beaucoup et il ne profitait pas assez de toutes les bonnes choses comme se poser, vivre doucement sans stress ou sortir bien qu'il ait un niveau de vie plus qu'aisé. Il se releva de son siège décidant d'ouvrir la double fenêtre qui donnait depuis le huitième étage sur une ruelle déserte et peu fréquentée pour rafraîchir l'endroit.

Carletta avait un peu de retard, il était 21 h 45 et

elle n'était toujours pas arrivée. Depuis la télécommande il alluma son téléviseur où se déroulait un match de rugby très bruyant lorsque soudain, la sonnette d'entrée retentit deux fois. Il tendit l'oreille, elle sonna encore une fois de plus. « *Enfin, c'est elle !* ». Il en oublia d'éteindre le poste. Il se sentit angoissé tout d'un coup, son cœur se mit à battre fortement. « *J'espère que cette fois-ci je serai à la hauteur, pas comme la dernière fois. J'avais trop abusé de l'alcool. Ce soir je compte bien abuser de cette fille surtout qu'elle est là pour la nuit en plus* ». Il se passa la main sur la braguette d'un sourire satisfait et fit tourner sa langue sur les lèvres. « *J'ai payé un max cette fois j'ai pas intérêt à être déçu* ». Il marcha dans le couloir d'entrée et se regarda une dernière fois dans le miroir du porte manteau près de la porte.

Par réflexe, il souleva l'œilleton de sécurité. Il fixa par l'orifice. Une grande silhouette mince et blonde se dressait sur le palier mal éclairé et semblait regarder vers la cage d'escalier. Henri sourit « elle est géniale ! » Il dégagea la chaîne et le verrou de sécurité dans un bruit métallique. Il entrouvrit la porte pour proposer à son invitée d'entrer. A cet instant même, la jeune femme poussa violemment la porte surprenant Henri qui bascula vers l'arrière. La fille referma la porte derrière elle. Henri voulut demander :

– Mais qu'est-ce qui vous pr... ?

Il n'eut pas le temps de finir de formuler sa question qu'il ressentit une énorme douleur s'abattre

sur son visage fracassant son nez. Le choc était si violent qu'il entendit le bruit sec de la fracture du cartilage. Le sang avait déjà inondé entièrement ses narines. Déstabilisé, il tomba à la renverse sur la moquette du couloir. Il tenta de toucher son nez de sa main droite pour l'empêcher de couler mais un deuxième coup plus brutal encore frappa sa mâchoire broyant sa lèvre inférieure et lui fit mordre sa langue. Ses dents étaient désarticulées dans sa bouche. Il en avala une ou deux dans une douleur insupportable.

Henri, écroulé sur le sol, essaya de se retenir au mur d'une main. Il voulut parler, crier « *assez, je vous en supplie* » mais tout son visage semblait anesthésié par le mal. Même ses yeux étaient mouillés et l'empêchaient de distinguer. Il voyait trouble et pleurait. Il essaya d'articuler quelques syllabes pour l'implorer mais seulement quelques bulles de sang s'échappèrent de son bec. La seule chose dont il était capable de faire c'était essayer de gérer la douleur. Et même ça, cela semblait impossible. D'ailleurs son tortionnaire ne lui en laissait pas le loisir.

La jeune femme blonde se pencha vers lui pour lui enserrer la gorge entre son pouce et deux doigts comme un étau. C'était pire encore que ce qu'il venait de subir. Henri suffoquait totalement. De petits cris rauques s'échappèrent de sa bouche dans un gargouillis de sang. Il tenta de desserrer cette main qui l'étranglait mais son agresseur le tenaillait puissamment et n'y parvenait pas.

Cette main qui le maintenait n'avait rien d'une anatomie féminine, elle était beaucoup trop virile. Les yeux d'Henri se levèrent, bien que semi comateux, essayant de distinguer la face de son agresseur. Mais une bonne partie des cheveux blonds masquaient celle-ci. En revanche, son bas de visage était anguleux, lèvres épaisses, un tin basané, son menton était légèrement coloré par des minuscules poils émergeant sous la peau.

Henri en était convaincu maintenant, ce n'était pas une femme mais un homme déguisé portant une perruque et des vêtements féminins. Mais pourquoi ? Il ne put cogiter d'avantage, son détracteur le traîna jusque dans le salon sans ménagement toujours strangulé. Les doigts plantés dans sa gorge écrabouillaient sa carotide. Henri ne pouvait que rester passif dans l'incapacité physique de se défendre.

Le travesti l'immobilisa assis contre le bord du canapé près de la petite table du salon. Il regarda sa victime en souriant, il paraissait très calme et déterminé. Il enfonça son autre main dans le sternum d'Henri en tournant très profondément. Ce dernier se contorsionna de douleur une fois encore puis il parla décontracté d'une voix bien masculine.

– Tu as mal ? Mais ça c'est rien tu vois... je peux te faire souffrir mille fois plus. Je vais prendre ton pied et le retourner en sens inverse, tu pourras entendre tes ligaments se disloquer, je le ferai pour chacun de tes membres jusqu'à ce que tu me donnes

ce que je souhaite.

Henri aurait voulu s'évanouir pour ne plus endurer ce qu'il vivait, il hocha la tête. Son bourreau desserra son emprise sur sa victime afin de le laisser respirer.

– Où se trouve le dossier des fouilles et les résultats des analyses de sols de la dernière mission préventive archéologique ordonnée par l'INRAP ? Celle de la D 936 et D32... T'as fait une copie ?

L'homme saisit calmement quelques amuse-gueules posés sur la table pour les mâcher bruyamment alors qu'il maintenait toujours d'une main Henri.

– Parle maintenant !

Un filet de sang mêlé de bave s'écoula de la commissure des lèvres d'Henri, il balbutia.

– Je... je l'ai déjà posté en fin d'après-midi, je... vous en supplie,... ne me faites plus de mal maintenant.

– Quoi... ? Est-ce que tu as fait une copie, tu en as parlé à quelqu'un ? Réponds. Il serra de nouveau la gorge.

– Le CD, dans le petit meuble, marqué fouilles préventives D936, D32, non j'en ai parlé à personne. (Il mentit sur ces derniers mots).

– Ça m'étonnerait.

Henri hocha la tête.

– Je vous le jure, pitié !

Pour toute réponse son tortionnaire lui retourna une de ses mains et lui cassa deux doigts d'un coup,

un bruit sec retentit faisant gémir l'homme au sol.

– Tu vois ce je viens de faire à tes doigts, je vais continuer ce petit manège jusqu'au dernier de tes membres à moins que tu ne veuilles me signer gentiment cet imprimé de l'INRAP, en bas à droite.

Henri signa sans plus attendre après que son agresseur lui ait tendu le document et un stylo.

– C'est bien, maintenant tu vas également écrire un petit mot pour finir et je te laisserai tranquille.

Il signa de nouveau les quelques mots que lui avait dictés le travesti, trop heureux que son calvaire se termine. Henri ne prit même pas la peine de relire ce qu'il venait de signer. Il signa pourtant son exécution.

L'homme-femme se retourna et aperçut la fenêtre grande ouverte du salon donnant sur la ruelle.

– C'est bien d'aérer son appartement par ces soirs de début d'été. Il sourit le regardant une dernière fois.

Avant de quitter l'appartement, le travesti remit un peu d'ordre pour effacer les traces de lutte puis emporta les plats du traiteur et le champagne.

Le 10 mai 2012, le Professeur Henri Valard fut retrouvé mort, son corps disloqué dans la ruelle donnant sous son appartement du sixième étage. La fenêtre de celui-ci était restée ouverte. Sa femme de ménage découvrit une note rédigée par le Professeur voulant mettre fin à ses jours.

II

Bergerac, mai 2012

C'était une journée banale comme les autres. Elles se suivaient tour à tour dans une routine déconcertante, je n'avais plus le sens du temps qui passait. Les semaines s'affichaient et s'enchaînaient sans attention particulière si ce n'est que les congés annuels qui ponctuaient à l'encre rouge le calendrier. La seule réflexion que je me faisais était : « ... *tout ce temps déjà... et j'ai l'impression de n'avoir rien fait* ». Ma vie était réglée, un vrai scanner plat, même si parfois j'organisais quelques plages de mon temps libre pour faire de la peinture, du sport (histoire de garder la forme). Je jouais également de la guitare (encore un rêve d'adolescent qui n'a pas voulu grandir).

Je souris à l'idée du temps où je m'admirais dans le miroir de la grande armoire de ma chambre, un groupe de rock sur la platine avec un volume excessif.

Je mimais des grimaces pas possibles sur des solos endiables de Deep Purple ou ZZ TOP... et bien d'autres. Je ne m'arrêtais que lorsque j'étais en nage d'avoir trop fait semblant. Oui, j'ai l'impression que ma vie n'était que ça, une série parfaite de mimes. Je crois bien que Marceau en aurait été jaloux.

Je menais une vie sans embrouille et sans surprise d'employé municipal de notre petite commune de Bergerac, ville tranquille du Sud-Ouest de la France seulement convoitée par les touristes. J'étais devenu titulaire, il y a bien une vingtaine d'années, il faut pas se le cacher, avec un bon piston. De simple employé de grande surface je travaillais alors au sein de la municipalité en tant qu'agent administratif. Je devrais dire « rond de cuir » et l'expression n'est pas trop forte. Dans les années fin 80, je m'étais inscrit au parti du nouveau candidat aux élections municipales. J'avais fait en sorte d'être dans l'équipe proche du candidat, me portant volontaire pour toute action afin de supporter le leader. Je distribuais des tracts dans la rue, les boîtes à lettres. Je collais des affiches même sur et dans les endroits les plus insolites jusque tard dans la nuit échappant de peu aux échauffourées avec le front national.

Je le faisais de façon ardue mais cependant, contrairement à ce que pouvaient penser certains militants, sans aucune conviction pour les idées du mouvement et de son leader. Mon seul but était que mon candidat gagne les élections pour en tirer partie

et notamment, obtenir un travail pépère bien payé jusqu'à ma retraite.

Je savais ce que pouvait représenter un poste car j'avais eu une expérience très jeune, après une courte période de chômage, en tant que « T.U.C » (travail d'utilité collective). J'ai eu un aperçu pendant 3 mois du vrai travail effectué par l'ensemble des équipes des ateliers municipaux de l'époque ainsi que l'état d'esprit globale qui y régnait. Pour un salaire de misère je fournissais le même boulot que l'un d'entre eux mais surtout avec un bien meilleur rendement.

Le responsable des locaux avait dit un jour, ce qui ne me choqua absolument pas, que deux « TUC » égalaient un salarié de la ville. Je peux dire sans honte maintenant j'avais été offusqué, bien que très jeune et entrant dans la vie active, du comportement de l'ensemble du personnel.

J'avais surpris une conversation entre eux : « ... *quand on te donne un travail en début de semaine, il faut savoir le garder jusqu'à la fin de celle-ci* ». Si jamais l'un d'entre eux allait trop vite, il se faisait rappeler à l'ordre par l'ensemble de ses collègues. Il est vrai, au début, j'étais dégoûté de tout cela... mais il suffit d'avoir travaillé dans quelques entreprises privées pour se rendre compte que ce n'est pas la vie de château. Allez donc décharger les camions des supermarchés, vider les casiers de bouteilles, se casser le dos, se lever à 4 h 30 du matin, rentrer éreinté, vidé. J'ai eu d'autres jobs comme cueillir des champignons

dans des caves malodorantes sur des sacs de fumier. Travailler en tant que serveur dans la restauration avec des : « *bonjour Madame, bonjour Monsieur, une table pour deux, et patati et patata* » et que je me courbe en deux jusqu'à entendre ma colonne vertébrale se décoller... Je m'étais dit pourquoi ne pas profiter du système après tout puisque rien n'était fait pour le changer bien au contraire !

C'est comme ça que je suis parvenu à mes fins, en me mentant à moi même en quelque sorte. Pas très reluisant comme portrait me diriez-vous. Au fur et à mesure des années, cependant, je grimpais quelques échelons au sein de la collectivité et ceci sans vraiment forcer.

J'étais le vice-secrétaire du bureau de l'urbanisme du canton, l'aménagement des infra-structures routières. J'avais accès à tous les dossiers et des études de nouveaux projets commerciaux discutés et votés en table ronde avec les élus. Les projets retenus ou demandes de construction faisaient l'objet d'une attention particulière afin d'en réclamer le financement auprès de la commune et de la région et d'investisseurs privés.

Les dossiers les plus importants étaient traités directement par le premier secrétaire, je n'intervenais pas. En fait le bureau me déléguait certaines tâches comme les interventions de l'ozone ou de l'EDF sur des chaussées, des signalisations... Mon travail était une routine mais en tout cas certainement plus